

**L'évolution des parlers au Maroc**  
**Le dialectal marocain progresse, mais reste à standardiser**

**Selma El Maadani**

Université Mohamed V, Souissi, Rabat

En entretien avec Yves Montenay

**Résumé**

Au Maroc, actuellement, les langues principales de l'écrit sont l'arabe puis le français. Les langues maternelles sont : les divers parlers de l'amazighe et de l'arabe dialectal marocain (ADM) ou 'darija', cette dernière demeure une langue de l'oral non standardisée.

De nombreuses études sur l'«archéologie» de l'A.D.M avaient été initiées par des chercheurs étrangers depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, les travaux se poursuivent à l'échelle nationale et internationale. La 'darija', comme nombre de langues de par le monde, porte en elle les empreintes mémorielles de toute l'Histoire du pays, entre autres, les contacts entre les variantes de l'amazighe, l'important fond arabe de l'Orient (coranique, pré et post hilalien) ainsi que celui de l'Andalousie musulmane, l'hébreu, les langues de la péninsule ibérique et le français.

Ces contacts ont donné lieu à une multitude d'interférences linguistiques que laisse transparaître l'arabe marocain et on assiste actuellement, avec l'essor des médias, à l'évolution vers une forme de normalisation de cette langue, engagée spontanément par la jeunesse des grands centres urbains, et particulièrement, Casablanca. Le passage, cependant, au statut d'une langue véhiculaire des savoirs, est très problématique, le processus étant fort complexe, comme le montre l'Histoire de l'évolution des langues.

Mots-clés : 'darija' (divers dialectes) – contact des langues - interférences linguistiques - diachronie de la 'darija' - standardisation - plurilinguisme et langues de l'enseignement et de l'administration -

**Abstract**

Currently, Morocco has two main written languages namely Classical / Standard Arabic and French. Amazigh and Moroccan Arabic, the two mother tongues of the country, are used, most of the time, for oral communication, having no Koine.

Moroccan Arabic Dialect (MA), like many other languages of the world, has been subject to different influences that resulted from the historical heritage of the country. Study of the 'archeology' of MA was initiated by foreign researchers since the beginning of the twentieth century, work continues at the national and international.

The 'Darija', like many languages of the world, carries the memorial footprints of any history of the country, among others, contacts: variants of Amazigh, important background of the Arabic (Koranic, pre and post hilalien) and that of Muslim Andalusia, Hebrew, the languages of the Iberian Peninsula and the French.

These contacts resulted in a multitude of linguistic interference that reflects Moroccan Arabic and we are currently seeing with the rise of the media, the move towards a form of standardization of the language, spontaneously initiated by the youth in large urban centers, particularly in Casablanca. The passage, however, to the status of a vehicular language of knowledge, is very problematic; the process is very complex, as the history of the evolution of language shows.

**Key words:** various dialects of Moroccan Arabic Dialect (MA) ('darija') – language contact – linguistic interference - diachrony of 'Darija' - standardization - multilingualism and language of teaching and administration.

**L'évolution des parlers au Maroc**  
**Le dialectal marocain progresse, mais reste à standardiser**

**Selma El Maadani**

Université Mohamed V, Souissi, Rabat

En entretien avec Yves Montenay

Yves Montenay : Au Maroc, les langues de l'écrit, au niveau des administrations publiques et privées, de l'enseignement et des médias, sont : l'arabe, langue officielle, et le français, première langue « étrangère » du pays. Les divers parlers berbères (amazighes) viennent d'être reconnus langues nationales par la nouvelle constitution. Cependant, la langue parlée par la majorité des Marocains, l'arabe dialectal marocain (darija), n'est pas officiellement reconnue. Certains souhaitent qu'elle le soit, et pour illustrer cette idée, ils la nomment « le marocain ». C'est dans ce contexte que je vais vous poser les questions suivantes. Et d'abord : « La langue officielle du Maroc est l'arabe, mais quel arabe ? »

Selma El Maadani : Ce n'est pas défini. En pratique, il s'agit de l'arabe moderne standard (A.M.S), qui se distingue de l'arabe littéraire moderne de la renaissance arabe (vers le début du XIX<sup>e</sup> siècle en Égypte, Liban, Palestine et Syrie), et encore plus, de celui de l'Andalousie musulmane (du VIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles) ou celui de l'époque des Abbassides (du VIII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècles), périodes riches en productions littéraires et scientifiques. Pour le français, il s'agit du français standard de France.

Il est à préciser que l'on ne doit pas confondre cet arabe moderne standard avec l'arabe du Coran. Bien que l'arabe coranique, l'arabe classique soutenu et l'arabe moderne partagent un lexique conséquent et nombre d'expressions, les styles sont différents et les mots et les expressions demeurent très distincts au niveau sémantique. L'arabe coranique était, à l'avènement de l'islam, une forme de Koinè des tribus arabes qui avaient, comme toute grande communauté, beaucoup de parlers régionaux. Plus tard, à l'époque abbasside, avec l'appropriation et la traduction des textes des pays conquis, les dictionnaires arabes de l'époque s'étaient enrichis de centaines d'emprunts du grec, latin, persan, hébreu, syriaque..., totalement arabisés. Cet arabe littéraire des premiers siècles de l'islam a évolué ensuite vers un arabe littéraire de la renaissance arabe, châtié, mais accessible pour la plupart des arabophones.

L'A.M.S actuel, lui, est une évolution de l'arabe littéraire moderne du début du XX<sup>e</sup> siècle, évolution catalysée par les médias arabophones. Cette langue demeure l'unique arabe de communication simple et accessible pour les arabophones du monde entier, quelle que soit, par ailleurs, leur langue maternelle. Ce n'est pas une langue du quotidien mais, au niveau des médias audiovisuels, c'est la langue de communication orale, et celle de la presse écrite. Son statut est donc fort complexe, étant, en plus, une langue internationale dans les domaines pratiques de l'économie, du droit, de la politique...

Parallèlement, le Coran et les *hadiths*, dont les contenus textuels sont littéralement bien conservés, se récitent souvent sans être bien compris et sont mal interprétés dans les conjonctures économiques et sociopolitiques actuelles des pays arabo-musulmans (analphabétisme important, disparités sociales, montées des diverses formes d'extrémisme...). Le problème de l'A.M.S, c'est que beaucoup le confondent avec l'arabe coranique, qui, lui, date de quatorze siècles, et pensent, par conséquent, qu'étant la langue du Coran, la langue arabe doit rester une langue sacrée que l'on doit maintenir intacte.

Yves Montenay : Rappelez nous ce qu'on appelle la « darija » au Maroc.

Selma El Maadani : C'est l'arabe dialectal marocain (A.D.M), « *darija* » est un terme qui désigne tous les dialectes arabophones de toutes les régions du Maroc. Chaque pays arabophone a ses « *darija* » ou « *ammiiyya* ». Tous ces parlers régionaux de l'arabe marocain (ou « *arabiyya darija* ») ont un substrat à la fois amazighe (berbère) et arabe. Ce dernier rassemble des termes qui reflètent l'Histoire du monde arabe, avec une influence du parler des anciennes capitales, Damas et Bagdad, ainsi que l'Histoire des migrations des populations en Afrique du nord, entre autres, celle des nomades Hilaliens, venus du Yémen et des Andalous, musulmans et juifs, d'origine arabe, amazighe ou ibérique, chassés d'Espagne après la *Reconquista*.

Les parlers marocains comportent également beaucoup de termes issus du Coran, mais prononcés et interprétés très différemment de l'original. A titre d'exemple : l'expression coranique consacrée: [*bismillahi ar-rahmàni ar-rahim*] (Au nom de Dieu le Clément le Miséricordieux), qui se prononce en marocain : [*bsmellah r-rehman r-rahim*]; la première se lit ou se récite au début de chaque sourate du Coran ou discours à caractère officiel, la seconde est prononcée, en général, pour conjurer le mauvais sort. Autre exemple de modification de sens et de prononciation d'expression consacrée lors des prières: [*as-salātu wa s-salāmu 'alà rasūli l-làh*] (Bénédictio et Salut soient sur l'Envoyé de Dieu), en dialectal marocain, on dit : [*s-slà w s-slām 'là rasullah*], prononcée généralement par les femmes, lors d'une cérémonie de mariage, baptême, circoncision, fêtes... et suivie d'autres formules consacrées puis de « youyou » et de chants. Sacré et profane s'entrelacent joyeusement.

À ce substrat arabe et berbère, s'ajoutent les multiples emprunts au français, à l'espagnol, au portugais et même à l'anglais.

Yves Montenay : Quel est le domaine géographique et social de la darija ? En particulier est-elle connue en zone berbère ?

Selma El Maadani : L'arabe dialectal est, actuellement, compris et parlé, de Tanger jusqu'à Lagouira, par la grande majorité des Marocains, amazighophones et arabophones, grâce aux médias audiovisuels. Les premières émissions radiophoniques étaient présentées en arabe moderne standard, en français et en arabe dialectal châtié. Avant l'avènement de la radio, les populations des régions berbères : les montagnes du Rif, du Moyen, Haut et Anti-Atlas, parlaient peu l'arabe dialectal ou étaient exclusivement amazighophones.

Au niveau géographique, à titre d'exemple, en zone berbère du Rif, région montagneuse donnant sur la Méditerranée, la langue maternelle est le rifain, une des grandes variantes de l'amazighe au Maroc, distinct de l'amazighe du Maroc oriental de la confédération des tribus Beni Iznassen, mais tous deux voisins du kabyle en Algérie ; l'amazighe du Moyen-Atlas en est plus éloigné, et plus encore celui du sud, parlé dans le Haut-Atlas, l'Anti-Atlas, dans la vallée du Souss et au Sahara. Mais la darija y est aussi présente actuellement.

Par exemple, au nord du Maroc, pays Jbala et Rif, centres urbains (Asila, Ksar El Kebir, Tanger, Tétouan, Ouazzane, ... Ketama, El Houceima, Nador...) et plaines du nord, on parle une darija du nord dont les substrats sont l'amazighe rifain et l'arabe andalou et dont les emprunts viennent de l'espagnol, du portugais, et, depuis l'indépendance, du français, qui y a été introduit par le pouvoir central. Dans les régions montagneuses isolées du Rif, la langue maternelle est le rifain, seules les populations en contact avec les centres urbains parlent la darija, ou arabe dialectal marocain du nord, néanmoins compris par tous les Marocains.

Sur le plan social, la darija est principalement la langue de l'oral, cette langue n'est pas enseignée à l'école, mais elle est pratiquée par toutes les classes sociales, et comporte des registres : soutenu, familier et argotique.

Yves Montenay : Il y aurait donc plusieurs *darija* ?

Selma El Maadani : Il n'existe pas de *darija* standard, les différences régionales sont d'ordre phonologique et parfois, lexical, comme entre le parisien, le toulousain, le franc-comtois ... Cela dit, on se comprend très bien, mais au sud, il y a plus d'emprunts du berbère ; à Casa, Rabat... plus d'emprunts de l'arabe et du français ; au nord, plus d'emprunts du berbère rifain et de l'espagnol ; à l'est, plus d'emprunts du berbère des Béni Iznassen et du français du fait de l'influence algérienne.

Concernant les emprunts du français, complètement intégrés en A.D.M (arabe dialectal marocain), surtout ceux des centres urbains, des centres industriels et des grands domaines agricoles qui appartenaient aux colons français à l'époque du protectorat, ces emprunts ont été répertoriés dans des lexiques spécialisés (Brunot Louis, « Emprunts dialectaux arabes à la langue française dans les cités marocaines depuis 1912 », *Hespéris*, XXXVI, 1949, 3<sup>o</sup> et 4<sup>o</sup> trimestres, pp. 347 et s.).

Le lexique de la mécanique foisonne en exemples : [*traktour*] (tracteur), [*s-simarmok*] (semi-remorque), [*kamiyyou*] (camion), [*toumoubil*] (automobile), [*bisklit*] (bicyclette)... [*sh-shagma*] (le segment), [*d-dimarour*] (le démarreur), [*lxiratour*] (l'accélérateur)... Le lexique de l'informatique est totalement emprunté, on entend couramment des expressions du genre : « *skani* » pour « scanner », « *ttebloka l pici* » pour « le P.C s'est

bloqué »... L'équivalent arabe de ces termes existe bien, pourtant, en A.M.S (arabe moderne standard), des dictionnaires et des lexiques avaient été élaborés dans ce sens, mais les gens utilisent très rarement la formulation arabe lorsqu'ils pratiquent le dialectal arabe ou amazighe.

Yves Montenay : La conurbation Casablanca-Rabat et ses, bientôt, 6 millions d'habitants est la métropole économique du Maroc, avec une présence importante d'entreprises marocaines ou étrangères en général francophones, et par ailleurs, d'intellectuels marocains attentifs aux questions linguistiques. On peut donc se demander si sa *darija* joue ou va jouer un rôle important. Est-ce cette *darija* que certains appellent « le marocain » ?

Selma El Maadani : L'arabe marocain n'a pas de koinè, comme déjà dit, mais le parler de Casablanca est en train de tendre vers une forme de standardisation dans les milieux des jeunes (entre 10 et 30 ans), et ce, sous l'influence des médias comme 2M TV et radio, les nouvelles chaînes radiophoniques installées à Casablanca, ou celles des mouvements artistiques de jeunes Marocains : « *L'Boulevard* », « *CasaNayda* » et autres, au niveau également des forums, sites web et blogs de jeunes Marocains ayant délibérément choisi de communiquer entre eux via ce nouvel arabe marocain qui se standardise ainsi de plus en plus : dans les entreprises francophones, la *darija* vient en seconde position en tant que langue de communication orale, après la langue française (1° langue de l'écrit et de l'oral dans ces entreprises).

Voici quelques phrases de cette *darija* des jeunes (10-30 ans), à Rabat, Casablanca surtout, adoptée également par les jeunes des autres centres urbains: [*hadik d-derryya qortasa*] (littéralement : « cette-fille-balle (de révolver) », pour signifier « cette fille est très belle », ou alors : [*nta wà'er a 'shiri!*] (Littéralement : « toi-difficile-ô-mon-compagnon ! », pour signifier : « toi, tu es extraordinaire, formidable, super...mon ami ». On assiste donc, non seulement à une transformation au niveau du lexique, mais surtout, au niveau du sens des mots, qui change.

Mis à part ces situations informelles, une presse écrite satirique en arabe dialectal marocain, transcrite en alphabet arabe, est née depuis au moins une décennie, et, ces dernières années, nous assistons en plus, à l'avènement d'une presse électronique bien établie, exemple : le site « kifache.com », [kifàsh] signifie littéralement : « comment ». On peut citer également le site de Casa free, bien que très rudimentaire et compliqué par la grande polysémie de la *darija* (comme le cas de toute autre langue), avec des sens figurés variables selon les situations.

Une éventuelle apparition du « marocain » dépendrait, donc, de la normalisation de ce nouveau parler des jeunes marocains, toutefois, en dehors de ces cercles, les parlers régionaux gardent leurs spécificités. De plus, il y a une certaine résistance à ce nouveau parler, crée et adopté par des jeunes casablançais et leurs congénères marocains, résidant au pays et à l'étranger, car même les intellectuels qui défendent l'idée de la promotion de l'arabe dialectal marocain (A.D.M) et de l'amazighe considèrent que ce nouveau parler des jeunes casablançais est un argot, et que la normalisation devrait être d'un niveau soutenu (châtié), avec la prise en compte des autres niveaux de langue : familier et argotique, à répertorier dans des dictionnaires de ces langues. Ce nouveau parler des jeunes, en effet, inclut, en partie, un sociolecte, rappelant quelque peu le sabir en Algérie coloniale, qui comporte un nombre incalculable de néologismes et d'emprunts, dont beaucoup sont des tronctions, polysémiques de surcroît, et, partant, prêtant à confusion. Et l'A.D.M, comme toute langue, comporte des niveaux de langues bien distincts.

Yves Montenay : Dans le cas du français, on peut se risquer à dire que la langue parlée à l'origine venait de l'argot militaire romain ; par contre le français officiel a, délibérément et massivement, importé à la Renaissance du latin classique plus « élégant », par ailleurs assez connu car enseigné à l'élite, tandis qu'un latin simplifié était entendu par tous le dimanche à la messe. Ces termes issus du latin plus classique ont été francisés. Quel parallèle peut-on faire avec la situation marocaine ?

Selma El Maadani : Les diachronies des langues ont certes nombre de points communs, mais chaque langue possède une histoire spécifique. Concernant l'arabe dialectal marocain, on ne peut pas affirmer que cette langue a un seul substrat. En effet, l'articulation s'est opérée durant plusieurs siècles entre l'amazighe (divers parlers régionaux), l'arabe (coranique, littéraire du Moyen Orient, littéraire andalou et dialectes arabes andalou et hilalien) et les langues du pourtour méditerranéen. Les diverses recherches en sociolinguistique, en phonologie et en syntaxe de l'A.D.M ont montré clairement que cette langue, tous parlers régionaux

confondus, a très souvent des schèmes syntaxiques amazighes (des calques), avec un lexique arabe dominant, mais sa prononciation est très différente de celle des langues arabes du Moyen Orient, car ce lexique demeure empreint de règles phonologiques et parfois morpho lexicales amazighes (voir les études de l'ethnolinguiste M. EL Medlaoui à l'INALCO à Paris, et à l'IURS à Rabat).

D'ailleurs, nous avons un autre témoignage éloquent de ces articulations et interférences linguistiques séculaires : les divers amazighes ont beaucoup emprunté à l'arabe : des schèmes grammaticaux, un lexique important : voir, à ce titre, les travaux de Mohamed Chafik, auteur de dictionnaires et de lexiques arabe/amazighe et premier doyen de l'I.R.C.A.M (l'Institut Royal de la Culture Amazighe Marocaine).

Cette langue (A.D.M.) possède aussi, dans certaines expressions, des schèmes grammaticaux arabes, mais avec un lexique venant soit de l'arabe, soit de l'amazighe, soit du français, de l'espagnol ou de l'anglais. De ce fait, le parallèle: latin/français et arabe/darija n'est pas tout-à-fait probant.

Yves Montenay : Dites nous aussi un mot sur le « pourquoi » des emprunts.

Selma El Maadani : Le pourquoi des emprunts s'explique partout par la nécessité : soit il s'agit d'un référent qui ne possède pas de signifiant dans la langue, c'est le cas des nouveaux mots techniques et de certaines terminologies scientifiques nouvelles, soit ce référent possède un signifiant complexe (une longue expression) dans la langue officielle ou les langues nationales, et donc, on opte pour le mot simple et court qu'on emprunte, sans complexe, à une autre langue : c'est le principe de l'économie du langage pour une communication plus fonctionnelle. Ensuite, ce nouveau lexème, emprunté à une autre langue, subit immédiatement les normes de l'intégration : on l'habilite avec les formes phonétiques et morphologiques de la langue d'accueil.

Voici quelques illustrations: on dit tout aussi bien [*mouwttiq*] que [*noutir*] pour désigner le « notaire », on dit [*contrada*] ou [*'qed*] pour désigner « contrat » (« 'aqd » en arabe), mais on opte très fréquemment pour [*galizi*], au lieu de [*tawqî musàdaq 'alayh min taraf s-sulutât*], pour signifier « signature légalisée », [*broci*], au lieu de [*mahdar*] / [*gharàma*] pour désigner « procès verbal » / « amende ».

Yves Montenay : À part les conversations orales informelles, quelle est la place de la « darija » au Maroc ? Est-elle parlée dans certaines circonstances formelles, par exemple la discussion avec un fonctionnaire ?

Selma El Maadani : La « *darija* », toutes variantes régionales et tous niveaux de cette langue confondus, occupe une place importante dans les émissions populaires de radio, voire de télévision, et apparaît progressivement dans les journaux arabophones et même, francophones.

Dans certaines circonstances formelles, une « *darija* » au style châtié alterne avec un arabe moderne standard (A.M.S), lors des débats télévisés ou radiophoniques entre responsables administratifs, politiques, lors d'interviews de médecins, ingénieurs, architectes, enseignants, artistes... Au Parlement également, lors des débats. Mais on ne parle pas exclusivement l'A.D.M, on mélange A.D.M, arabe moderne standard (A.M.S) et français, et cela n'a l'air de déranger personne, en dehors des rigoristes, qui ne font plus l'unanimité dans ces rencontres. Les médias audiovisuels ont compris que les Marocains cherchent d'abord à communiquer pour essayer de résoudre les véritables problèmes socioéconomiques.

Yves Montenay : Son « standing » évolue-t-il, ou reste-t-elle méprisée par des couches moyennes et supérieures, bien qu'elles l'emploient aussi ?

Selma El Maadani : Dans les débats politiques, culturels, oui, son statut évolue, mais bien timidement dans la presse écrite et en littérature écrite : il y a une résistance due surtout à la difficulté de ses techniques d'expression non encore standardisées, donc, de l'évolution vers une langue véhiculaire des savoirs.

Yves Montenay : Quel rôle souhaitent lui faire jouer ceux qui l'appellent « le marocain » ?

Selma El Maadani : Ils veulent, illico et au pied levé, en faire une langue de la transmission des savoirs scientifiques.

Yves Montenay : Et la langue administrative dans les secteurs arabisés comme le ministère de l'intérieur ?

Selma El Maadani : Le choix, par les ministères de la justice et de l'intérieur, de l'arabe moderne standard en tant que langue officielle de l'administration, ne se justifie pas seulement par la marginalisation séculaire des langues maternelles. Il s'explique aussi actuellement par la guerre déclarée entre défenseurs de l'amazighisation, défenseurs de l'arabisation et défenseurs de la « *darjisation* », minorité naissante. S'il n'y avait ces conflits, les responsables, dans ces deux ministères, savent pertinemment que l'introduction des langues maternelles, au niveau des tribunaux et des préfectures par exemple, dispenserait les administrations de beaucoup de problèmes, coûteux de surcroît.

Yves Montenay : Si l'on revient à l'Histoire du français, qui était à l'origine une sorte de « *darija* », pensez-vous que le rôle de cette dernière dépend de la production littéraire (au sens large : chansons, etc.), ou plutôt de décisions officielles (en France, il y a eu d'abord un usage littéraire, puis une articulation entre le littéraire et l'action officielle).

Selma El Maadani : L'Histoire des langues a prouvé qu'avant d'atteindre le statut de langue véhiculaire des savoirs, une langue passe par des productions littéraires et artistiques, puis didactiques, comme l'élaboration de manuels de grammaire, de dictionnaires. Par ailleurs, il est difficile d'établir le parallèle : « latin/français » et « arabe littéraire/arabe dialectal » : les parcours historiques, les migrations ... les facteurs en général du passage - de l'oral à l'écrit - ne sont pas similaires : On ne peut comparer le latin, langue d'érudits qui n'est plus usitée, à l'arabe moderne standard (A.M.S), langue toujours vivante au niveau de l'écrit (littéraire et scientifique) et au niveau des médias audiovisuels arabophones, dont les divers produits sont consommés quotidiennement par tous les arabophones du monde entier.

On ne peut pas non plus comparer l'arabe coranique au latin : ils n'ont pas subi le même type d'évolution : le latin est une langue qui, actuellement, n'est comprise et pratiquée que par les spécialistes : linguistes, philologues..., ou pratiquée par les églises chrétiennes occidentales lors de cérémonies liturgiques, tandis que l'arabe coranique, bien qu'il présente un style et un lexique désuets en grande partie, et bien qu'il partage, avec le latin et le grec, ce statut religieux, est toujours enseigné dans les écoles des pays musulmans et brave le temps en raison de la mnémotechnie : les cinq prières, par exemple, comportent des sourates du Coran que l'on est tenu de réciter par cœur, la moindre petite erreur de récitation est presque un blasphème.

La majorité des musulmans, pratiquants ou non pratiquants, arabophones ou autres, connaissent par cœur nombre d'expressions consacrées de cette langue, vieille de quatorze siècles. Ce sont des réalités sociolinguistiques à l'échelle de tout le monde musulman, et pas uniquement, au niveau du monde arabe.

Des athées, de culture arabo-musulmane, peuvent réciter par cœur des sourates du Coran et se lancer même dans une traduction du sens général. Ce qui n'est pas le cas pour le latin et le grec ancien. On ne peut, certes, pas dire que l'arabe coranique est une langue vivante, n'étant plus en usage depuis bien plus d'un millénaire, mais on peut dire que c'est une mémoire vivante, en raison des exercices traditionnels de la récitation et des concours officiels organisés, lors des fêtes religieuses, pour les meilleures déclamations: "*tilawat al qor'an*", "*tartil al qor'an*" et "*tajwid al qor'an*".

L'évolution de l'arabe peut être comparée plutôt, avec prudence, à l'évolution du français, depuis sa naissance jusqu'à maintenant. Comme il est très difficile de lire les originaux de Villon, Rabelais, Montaigne, Molière... il n'est pas facile de lire Al Moutannabi, Abu Al Ala' Al Ma'arri, Al Jahiz... et même Averroès et Ibn Khaldoun... sans notes explicatives, en « arabe moderne standard », pour comprendre le lexique désuet des premiers siècles de la civilisation arabo-musulmane.

Quant à « l'articulation entre le littéraire et l'action officielle », elle est simple : le politique se plie à cette évolution, dès lors que la langue présente tous les outils nécessaires sur le plan pédagogique et didactique.

Pour l'instant, à l'Institut de Recherche où je travaille, nous commençons à peine à essayer de publier une graphie standard de l'A.D.M, en alphabet arabe, pour la transcription du patrimoine oral en perdition, ainsi que pour la transcription standard des publicités, des nouvelles productions littéraires et artistiques existantes. Seconde étape, ce sera le travail des lexicographes pour la publication en bonne et due forme d'un dictionnaire A.D.M/A.M.S. La troisième, serait celle de manuels de grammaire.

Ce projet scientifique de base est quasiment impossible à réaliser pour l'instant, en raison de l'immobilisme et des conflits idéologico-politiques oiseux ; et pourtant, le Maroc possède un riche fonds documentaire de travaux sur l'A.D.M depuis 1912. Je suis en train de préparer ce fonds pour la publication cette année.

Yves Montenay : Y a-t-il aussi des travaux A.D.M/ français ?

Selma El Maadani : Oui, il y a des dictionnaires bilingues (celui de G. S. Colin et celui d'A. De Prémare): arabe dialectal marocain (A.D.M) / français. Leur usage serait utile pour les entrepreneurs français et francophones comme pour leurs employés. Cependant, ils ne sont pas actualisés depuis presque deux décennies.

Yves Montenay : Enfin, quel est votre avis sur les avantages et inconvénients d'une éventuelle introduction de la darija dans l'enseignement primaire ? Cela d'une part sur le niveau général de formation, et d'autre part sur l'apprentissage du français et de l'arabe standard ?

Selma El Maadani : L'avantage serait d'éradiquer l'analphabétisme qui sévit encore. De plus, on remarque, depuis longtemps, que beaucoup d'enseignants présentent la majeure partie de leur cours de mathématiques et de physique en *darja*. L'inconvénient, c'est d'aller inévitablement vers la mort de l'enseignement qui est déjà mutilé : de l'arabisation boiteuse, très mal gérée, nous irions vers une « *darjisation* » aveugle, du fait de l'absence totale d'outillages pédagogiques (grammaire, lexiques spécialisés, manuels...), cette absence découlant de la marginalisation séculaire des langues maternelles au Maroc. Et enfin, les amazighophones purs et durs vont exiger une « *amazighisation* » de l'enseignement, et ce sera la vraie tour de Babel.

L'enseignement au Maroc a manqué deux importantes opportunités. La première : garder l'enseignement des sciences humaines exactes et expérimentales en langue française et continuer un enseignement adéquat de la langue et civilisation arabes, ainsi que celui des langues étrangères (anglais, espagnol, allemand...), avec la promotion judicieusement gérée de l'enseignement de l'amazighe et de l'A.D.M. Concernant le français, cela a donné ses fruits jusqu'aux années 80. Depuis, manuels et programmes scientifiques du primaire et du secondaire en langue française ont été jetés aux oubliettes. La seconde : gérer, de manière efficace, une arabisation de l'enseignement des sciences, tout en poursuivant un enseignement efficient des langues, nationales et étrangères.

Le Maroc a choisi, officiellement, la deuxième option au début des années 80. Mais elle a été lancée sans préparation du corps enseignant – primaire et secondaire – qui, jusqu'à présent, reçoit, au niveau de l'enseignement supérieur, en français, sa formation en sciences exactes et expérimentales. En particulier, on n'a pas utilisé les équipements et ressources humaines de l'Institut d'arabisation pour traduire en arabe moderne standard les derniers travaux des centres de recherches et institutions scientifiques à l'échelle internationale. Jusqu'à présent, cette institution sert de haut parleur aux chauvins dont l'action a permis l'enterrement de la culture et des littératures arabes au Maroc plutôt que de véritable centre d'arabisation des savoirs. Cela en dépit des efforts de penseurs arabophones très indépendants d'esprit et parfaits bilingues, parfois trilingues, conscients de l'importance de l'interculturalité pour le développement humain.

Yves Montenay : Si j'essaie de faire la synthèse de ce que vous avez dit, il serait souhaitable que la « *darja* » joue un plus grand rôle dans le pays et, en particulier, dans l'enseignement, mais à condition de travailler d'urgence sa standardisation et l'élaboration d'outils pédagogiques nécessaires. En attendant le résultat de ce travail gigantesque, y aurait-il un moyen terme permettant de réduire l'analphabétisme sans nuire à l'A.M.S ni au français ?

Selma El Maadani : Ce serait effectivement un travail de longue haleine, bien que l'on ait une bibliographie très importante sur l'A.D.M. Mais elle concerne surtout la tradition orale (collectes, transcriptions, traductions de corpus de contes, chants, proverbes, témoignages, dictionnaires bilingues, lexiques de métiers...), et ces références sont exploitées surtout par des linguistes, sociologues, anthropologues, et rarement par des spécialistes de la pédagogie et de la didactique des langues.

De plus, je tiens à préciser que les détracteurs de la « *darja* » ne sont pas uniquement les ultranationalistes rigoristes chauvins arabophones, mais également les chauvinistes amazighophones, qui sont tout autant légion. Il y a aussi des francophones très limités culturellement et coupés de leur réalité sociolinguistique. Ce

sont là trois formes d'exclusivisme et de négationnisme importantes démographiquement, et fortes idéologiquement.

Il y a certes, au Maroc, une pluriculturalité très riche, un plurilinguisme remarquable, mais on ne peut pas encore parler de véritables réseaux interculturels, la transculturalité et l'interculturalité, même si elles sont manifestes dans les us, coutumes et divers parlers... on en a peu conscience, car, les programmes scolaires ont sciemment travesti l'Histoire du pays.

Par ailleurs, les défenseurs de la « *darija* » – tout-à-fait conscients certes de l'interculturalité et de la transculturalité inhérentes à cette langue – ne semblent, néanmoins, pas réaliser le fait que nous manquons de moyens pédagogiques et didactiques pour lancer un premier projet au niveau des secteurs qui présentent une nécessité urgente, c'est-à-dire, dans les administrations des collectivités locales relevant du ministère de l'intérieur, et dans les tribunaux régionaux.

Au niveau de l'enseignement, il serait illogique et risqué de s'engager maintenant dans la « *darjisation* ». L'Éducation Nationale ne dispose ni de moyens pédagogiques, ni de ressources humaines qualifiées. Pour l'instant, l'unique moyen de réduire l'analphabétisme, ce sont les deux opportunités que nous avons manquées. Pour un choix réfléchi d'une langue de l'enseignement des sciences et une gestion opérationnelle du plurilinguisme au Maroc, il faut une décision politique courageuse, sur la base d'un vrai débat national et non pas de querelles de politicards. Et la jeunesse marocaine a bien son mot à dire sur la question.

Yves Montenay : Donc, finalement ?

Selma El Maadani : On doit défendre le dialectal (A.D.M), tout comme l'amazighe, non pour exclure d'autres langues pratiquées au Maroc (l'arabe moderne standard ou le français...), mais parce que, comme toute langue, l'arabe dialectal marocain véhicule une culture et constitue un patrimoine oral que nous sommes tenus de sauvegarder: c'est une richesse et une source d'inspiration pour les artistes, les gens de lettres ; c'est un corpus vivant, en perpétuelle évolution, pour les chercheurs en sciences humaines et sociales, et elle s'impose, par la fréquence de l'usage, en tant que première langue de communication orale de la grande majorité des jeunes marocains. Pour l'instant, la majeure partie des écrits en A.D.M. sont des transcriptions, en A.P.I (alphabet phonétique international) ou en graphie arabe, de la littérature populaire de tradition orale, conservées dans les rayons de quelques bibliothèques et méconnues du grand public.

Sa standardisation et donc son usage « noble » devrait progresser d'une part sous la pression du nouveau parler des jeunes qui se répand dans tout le Maroc grâce aux médias et, d'autre part, sous la pression des travaux de recherche, à condition que leur diffusion cesse d'être bloquée pour les raisons évoquées plus haut.

\*